

L'adolescence est un âge contradictoire où le rejet de l'adulte est à la mesure du besoin que l'adolescent en a, analyse Philippe Jeammet.

Les conflits naissent de la tension entre la peur de l'abandon et l'angoisse d'intrusion du jeune. Ce paradoxe peut pousser certains adolescents à la destructivité comme créativité du pauvre, c'est-à-dire de celui qui se sent impuissant. Avant de s'effondrer, de disparaître, un acte de vie, prométhéen en quelque sorte, reste toujours possible: détruire!

«Je n'ai pas choisi de naître» disent les adolescents qui ont des comptes à régler avec leur filiation; mais «je peux choisir de mourir», déclarent-ils, affirmant par là une radicale différence avec ceux qui leur ont donné la vie et leur pouvoir démiurgique de refuser ce dont ils ont hérité et qu'ils n'ont pas choisi au profit d'une destruction qui leur appartient.

Philippe Jeammet est psychanalyste, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université René Descartes Paris 5, ancien chef du service de psychiatrie des adolescents et jeunes adultes à l'Institut mutualiste Montsouris. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Pour nos ados, soyons adulte*, Ed. Odile Jacob, 2008.

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l'enfant et de l'adolescent au sein de la famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes.

yapaka.be

Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Ministère de la Communauté française
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



PARADOXES ET DÉPENDANCE À L'ADOLESCENCE

Philippe Jeammet

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

yapaka.be

Paradoxes et dépendance à l'adolescence

Philippe Jeammet

Temps d'Arrêt :

Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l'enfant et de l'adolescent au sein de la famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...

Philippe Jeammet est psychanalyste, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université René Descartes Paris 5, ancien chef du service de psychiatrie des adolescents et jeunes adultes à l'Institut mutualiste Montsouris. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Pour nos ados, soyons adulte*, Éd. Odile Jacob, 2008.

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection Temps d'Arrêt est éditée par la Coordination de l'Aide aux Victimes de Maltraitance. Chaque livre est édité à 11.000 exemplaires et diffusé gratuitement auprès des institutions de la Communauté française actives dans le domaine de l'enfance et de la jeunesse. Les textes sont également disponibles sur le site Internet www.yapaka.be

Comité de pilotage :

Jacqueline Bourdouxhe, Françoise Dubois, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Perrine Humblet, Patricia Piron, Philippe Renard, Reine Vander Linden.

Coordination :

Vincent Magos assisté de Delphine Cordier, Sandrine Hennebert, Diane Huppert, Philippe Jadin, Didier Rigot et Claire-Anne Sevrin.

Avec le soutien de la Ministre de la Santé, de l'Enfance et de l'Aide à la Jeunesse de la Communauté française.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Ministère de la Communauté française – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles. **Mai 2009**

Sommaire

Introduction	5
La puberté: une mise à l'épreuve des ressources de l'adolescent	9
Une spécificité humaine: le développement paradoxal de la personnalité ...	19
La tentation de la destructivité	27
Trop loin, trop près: de l'abandon à l'intrusion	37
La vie institutionnelle: un observatoire de la violence	45
Les aménagements de la relation d'aide	53
Bibliographie	61

Introduction

L'adolescence m'est apparue très vite comme un remarquable révélateur des contradictions, en fait, nous le verrons, il est plus juste de dire des paradoxes dont l'être humain est porteur. Révélateur des contraintes dont nous héritons de l'enfance, mais aussi révélateur des modèles que le monde adulte offre en réponse aux attentes spécifiques des adolescents que les changements induits par la puberté font naître.

Contraintes de l'enfance, de nature génétique, non pas de l'ordre d'une hérédité de type mendélien, comme dans les maladies dites héréditaires, mais en ce qui concerne le comportement, les phénomènes psychiques, et les troubles « mentaux », de l'ordre d'une hérédabilité. Celle-ci, en général polygénique, se redistribue de façon très variable pour chaque individu et à chaque génération et conditionne ce qu'on pourrait appeler le « tempérament » de l'enfant ainsi que certaines caractéristiques dans l'intensité, la nature, l'expressivité et la gestion des émotions.

Mais aussi bien sûr contraintes non moins importantes de l'interaction de l'enfant avec son environnement et plus particulièrement ses parents ou ceux qui l'élèvent, ses « objets d'attachement ». Poids de l'histoire de l'enfance, des événements qui la jalonnent si ce n'est des traumatismes qui la marquent.

Le premier paradoxe qui m'a rapidement frappé c'est qu'à contraintes et facteurs de risque semblables le destin de ces adolescents pouvait être

radicalement différent. Les uns faisaient de leur vulnérabilité une chance qui, après des difficultés plus ou moins importantes et parfois durables, allait les conduire, non sans douleur souvent, à une reprise d'échanges dont ils pouvaient se nourrir et au développement de leurs potentialités avec peut-être un plus par rapport à d'autres jeunes, celui d'avoir connu le risque d'effondrement et la tentation de s'abandonner à la destructivité et de l'avoir surmontée, ayant fait ainsi l'expérience que c'est possible. Les autres par contre s'enfermaient dans des conduites dont le point commun constant est qu'elles se caractérisent par une amputation plus ou moins importante de leurs potentialités et une forme d'appauvrissement de leurs richesses potentielles.

Ce basculement vers ce qu'on pourrait appeler la créativité ou la destructivité m'a semblé souvent dépendre de la qualité des rencontres de l'adolescent avec des personnes significatives de son entourage, qu'elles appartiennent à la famille, au monde des pairs et des amis et/ou au milieu soignant ou éducatif entendu dans un sens large. Rencontres qui entrent souvent en résonance avec des figures signifiantes du passé, mais qui tout autant s'en différencient par ce qu'elles apportent justement de nouveauté.

Ainsi plus les contraintes internes dont a hérité l'adolescent sont importantes et génèrent une insécurité interne, une mauvaise image de soi, un défaut de confiance en ses ressources internes, plus il devient environnement-dépendant, c'est-à-dire dépendant de la capacité de l'entourage à lui apporter la sécurité dont il ne se sent pas dépositaire. Mais cette dépendance même rend ce dont il a besoin menaçant pour son autonomie.

La question de la bonne distance relationnelle: ni trop près ni trop loin m'apparaît au cours du temps être devenue le fil rouge de ma pratique et de ma réflexion. Questionnement qui m'a mis moi-même face aux possibles contradictions, je préfère penser au paradoxe de ma fonction de psychiatre psychanalyste positionné aux confins de ces deux mondes et de leur articulation: celui de la réalité interne et celui de la réalité externe.

Contradictions ou paradoxe en effet car cette pratique illustre qu'il n'est guère possible de penser l'une des réalités sans l'autre. La psychanalyse a conduit à mettre en question la primauté de la réalité externe dont le Moi était l'expression et le garant et qui prévalait jusqu'alors. Mais l'adolescence illustre la mise à l'épreuve des limites et du Moi qu'elle génère et combien l'insécurité interne et une trop grande vulnérabilité du Moi rendent nécessaire l'étaiyage sur la réalité externe pour éviter la désorganisation qui menace. De même l'évolution sociale actuelle avec la liberté d'expression qu'elle permet et son questionnement des limites agit comme un interrogateur qui met à l'épreuve les ressources narcissiques du sujet et la force de son Moi entrant ainsi en résonance avec la dynamique de l'adolescence et en redoublant les effets. Les plus vulnérables de ces adolescents sans limites contenantantes suffisantes sont abandonnés à leurs contraintes émotionnelles et à leurs passages à l'acte. Les conduites d'emprise deviennent la seule façon de retrouver un rôle actif face aux débordements émotionnels et aux personnes qui les suscitent.

L'accroissement actuel des états-limites, des pathologies narcissiques et des troubles du comportement à l'adolescence ne reflète pas tant des changements structuraux en profondeur de l'orga-

nisation psychique des adolescents que des formes nouvelles d'expression d'organisations psychiques en elles-mêmes peu différentes de celles du passé et congruentes avec l'évolution sociale et le comportement des adultes.

Cette fonction de révélateur de l'adolescence est d'autant plus sensible actuellement que cette période de la vie s'étend et que la société, en mal de valeurs reconnues, s'en sert comme d'un miroir qui permet aux adultes à la fois de dénier le temps qui passe et leur propre dépression en focalisant leurs inquiétudes sur les jeunes. Cette situation accroît la proximité entre adolescents et adultes, affaiblit les médiations susceptibles de servir de pare-excitations et de soutien à une fonction tierce, et rend ces adolescents d'autant plus réactifs aux attitudes et à l'état psychologique des adultes.

La puberté: une mise à l'épreuve des ressources de l'adolescent

L'adolescence est la réponse de la société à un événement physiologique naturel: la puberté. Celle-ci est la manifestation de la maturation du système endocrinien qui va aboutir à rendre possible la procréation avec apparition des caractères sexuels secondaires, différenciant fortement les deux sexes, accélération puis arrêt de la croissance physique, donnant ainsi au sujet en quelques années, et plus rapidement chez la fille que le garçon, son apparence corporelle d'adulte. De tout temps la puberté qui fait basculer le corps de l'enfance à l'état adulte a fait l'objet de mesures d'encadrement et d'accompagnement des jeunes pubères par les adultes. Ce sont les rites de passage.

La puberté dépossède le pré-adolescent de son corps pré-pubère, celui de son enfance. Il va lui falloir apprendre à se le réapproprier. Elle le dépossède parce qu'elle le confronte à des changements subis mais aussi parce qu'elle contribue à en faire un être unique, différent des autres, en le confrontant brutalement à des contradictions entre l'inévitable soumission au regard des autres, du fait de l'exhibition forcée de la progressive et parfois combien douloureuse émergence des caractères sexuels secondaires, et simultanément la conscience d'une nécessaire et nouvelle intimité de son corps sexué. C'est cette sexualisation du

corps pubère, en quelque sorte exhibé aux yeux de tous, qui crée le besoin d'intimité en même temps qu'elle menace cette intimité par ce dévoilement public. Apparaissent alors toutes ces manifestations si typiques de cet âge que sont la gêne, la pudeur, la honte, et bien sûr la rougeur, sentinelles toujours menacées de cette nouvelle intimité que le corps débordé ne peut plus sauvegarder.

La puberté contraint le corps à un changement que l'adolescent n'a pas choisi et qu'il subit plus qu'il ne peut l'agir. Or jusqu'alors le corps et soi-même ne faisaient qu'un, une seule personne. C'est avec la puberté que se fait jour l'écart possible entre un soi, personnel, intime, intérieur et son corps, son apparence physique. La puberté divise le sujet qui ne retrouvera plus jamais l'unité perdue de son enfance. Le corps s'impose comme un possible corps étranger dont on a hérité sans le choisir. Cette trahison du corps qui échappe, ce corps étranger qu'il va falloir réapprendre à s'approprier, questionnent inévitablement l'adolescent sur son héritage et sur sa relation à ses géniteurs. Ceci en contraste complet avec le fait qu'il vient d'atteindre «l'âge de raison»; qu'il arrive à l'apogée de ses capacités cognitives, réflexives et de raisonnement logique, c'est-à-dire de conscience de lui-même en tant que sujet, différent des autres, de ses parents notamment. Or à quoi le conduisent les capacités de maîtrise de sa pensée et, le croyait-il, de maîtrise de son corps dans son agilité et sa musculature? Au constat angoissant que son corps lui échappe par sa sexualisation nouvelle et par sa facilité à exprimer les émotions qu'il voudrait cacher. Avec la puberté, l'adolescent est contraint de réaliser qu'il n'est pas l'acteur de son développement mais l'otage d'un corps qui lui échappe.

Non seulement, il ne choisit pas ses émotions, ses transformations pubertaires, mais il n'a pas choisi d'être garçon ou fille, blond ou brun, grand ou petit, d'avoir des yeux de cette couleur, un nez ou des oreilles comme ceci ou comme cela. Il n'a pas choisi de naître dans cette famille, de vivre dans ce pays, à cette époque. En fait, il n'a rien choisi. Il n'a même pas choisi de naître. On ne lui a pas demandé son avis sur ce qui fait qu'il est lui-même. Dans ces conditions qu'est-ce que vivre? Pourquoi vit-on? Que représentent le monde et la vie si on ne fait que subir? N'est-on qu'une marionnette dont on ne tire aucune ficelle? Qu'est-ce qui nous appartient? Sur quoi peut-on agir? C'est la puberté qui fait de tout adolescent un philosophe potentiel.

Non seulement il n'a rien choisi mais la puberté le confronte à ses propres contradictions. Contradictions entre les désirs de proximité avec ses parents de l'enfant qu'il demeure et la nécessaire distance à prendre avec ceux-ci du fait de ce corps qui se sexualise et en même temps sexualise les liens. Il change maman en une femme et papa en un homme potentiellement désirables et dont il devient de plus en plus difficile d'ignorer qu'ils puissent avoir une vie génitale. Le savoir est une chose, vivre une transformation du corps qui vous rend désormais non plus semblable mais identique à ce qui leur permet par leur corps de pratiquer cette sexualité en est une autre.

La sexualisation du lien induit un rapprochement, qu'il reste de l'ordre du regard ou se traduise par des attitudes, des gestes. Cette soudaine réduction de la distance entre l'adolescent et ses parents se marque très concrètement par toute une série de manifestations de la vie quotidienne qui témoignent que l'adolescent voit son espace brutalement rem-

pli par une omniprésence de ses parents avec un sentiment d'invasion et de promiscuité permanente comme si leur seule présence impliquait un contact quasi physique. On passe vite de l'attirance antérieure à un vague sentiment de rejet et parfois de dégoût. Une fois de plus, les attitudes contraires traduisent la même intensité de l'attachement à l'égard de la personne aimée et c'est la force même de ce lien qui devient menaçant en se sexualisant et conduit à son inversion en refus. L'atmosphère s'épaissit. L'adolescent devient hypersensible à toute remarque concernant son corps, comme aux manifestations du corps des parents. Tout se passe comme s'ils venaient juste de remarquer que leurs parents étaient pourvus d'un corps dont ils se mettent à percevoir ce qu'ils jugent en être les défauts, et dont la seule pesanteur comme les odeurs qui en émanent sont volontiers source d'irritation et jugées intolérables. Ainsi du jour au lendemain, ils cessent les câlins sur les genoux, fuient le lit parental, dans lequel ils avaient tant de plaisir à se glisser auparavant les jours de grasse matinée, et refusent les simples baisers, même de convention, dont ils étaient si prodigues auparavant.

L'adolescent lui-même ne comprend pas ce qui lui arrive, là encore il subit plus qu'il n'a le sentiment d'agir, comme s'il n'était plus le maître de ce qui se passe, ni même le moteur, ce qui rajoute à son désarroi. Le malaise désoriente tout le monde et conduit souvent l'adolescent à la fuite et l'évitement de ces contacts devenus perturbants ou à s'enfermer dans le retrait, la raideur, la pseudo-indifférence ou à « faire la gueule » comme solution à cette impossibilité de choisir entre l'envie de se jeter dans les bras du parent comme avant et celle de s'enfuir dans sa chambre, parfois pour pleurer sur le malheur de ne plus comprendre ce qui lui

arrive ni ce qu'il souhaite et de ne plus percevoir l'intérêt du monde. Il étouffe à l'intérieur de la maison mais se sent mal et a peur à l'extérieur.

Si la sexualisation du corps devenant adulte est souvent le moteur d'un mouvement de rapproché potentiellement incestueux, les conséquences concernent rapidement le territoire et plus profondément l'espace personnel et même l'identité qui se trouvent menacés par la persistance de la relative indistinction des espaces de l'enfance et parfois même des corps des enfants. Derrière l'effraction sexuelle c'est toujours l'identité du sujet et son intégrité qui sont en cause; le rétrécissement de l'espace, les désirs fusionnels menacent les limites et font violence au Moi.

Cette contrainte à la prise de distance est déjà perceptible dans les tensions autour de la distribution des espaces au sein du logement: partage des chambres bien sûr, mais aussi des salles de bain, des espaces communs, de la TV, voire même des jeux dans le lit des parents, au coucher ou au lever... On connaît les conflits et les drames qui peuvent surgir au sein des familles où cohabitent dans la même maison plusieurs générations. Les romanciers les ont abondamment décrits et les faits divers sont venus l'illustrer et continuent de le faire. Mais les situations de copropriété, les héritages, les indivisions en sont également de fréquents révélateurs. L'envahissement de l'espace de la chambre par le nénuphar dans « L'Écume des jours » de Boris Vian en est une belle métaphore. Mais c'est la violence qui répond toujours à cette menace sur l'espace de l'individu, violence contre soi dans l'étouffement des désirs de l'épanouissement de la personnalité, le suicide, violence contre les autres parfois jusqu'au meurtre, avec la fugue comme solution intermédiaire.

Chaque adolescent ne peut pas ne pas être confronté à de difficiles moments d'une solitude nouvelle, inconnue jusqu'alors. Solitude de cette deuxième naissance, non plus à la vie, mais en quelque sorte à lui-même en tant qu'être unique auquel est dévolu la tâche de prendre soin de lui, de se construire en tant qu'adulte avec les matériaux de cet héritage, imposé par la nature et les parents, et un environnement, lui aussi largement imposé, mais sur lequel il commence à pouvoir exercer des choix. C'est cette double prise de conscience simultanée du poids d'un héritage qu'il n'a pas choisi, dont ce corps pubère nouveau est le témoignage concret, et de l'étendue des possibilités nouvelles qui s'offrent à lui, dont la sexualisation du corps est également la manifestation, qui font naître l'adolescent à son statut de sujet à la fois unique, un monde à lui tout seul, et en même temps si tributaire de son environnement.

Il est comme un bateau au milieu de courants divergents et peut même se sentir comme une girouette soumise au caprice de vents changeants sur lesquels il se sent sans prise. C'est cela la crise de l'adolescence. Il sait qu'il ne peut plus rester ancré à l'abri du port de son enfance mais il ne sait pas vers où il doit se diriger ou, pire encore, il désire aller vers des directions opposées si ce n'est même vers toutes les directions. Comment choisir? En fonction de quels critères? Peut-on seulement choisir? Et surtout a-t-on les moyens de ses choix? De quelles ressources dispose-t-on pour entamer ce voyage? D'où les inévitables questionnements: Qu'est-ce que j'ai dans la tête? Qu'est-ce que j'ai dans le ventre? De quoi suis-je capable? Quelle est ma valeur? Avec en corollaire: Est-ce que je compte pour quelqu'un? Suis-je aimable c'est-à-dire puis-je être aimé? Compter pour quelqu'un? Mes parents?

Et les autres? Quels autres? Des questions par milliers. Aucune réponse certaine.

Comment ne pas être saisi de vertige? Qu'est-ce qui va donner du sens à ce vertige? Qui va lester le navire, orienter le gouvernail ou le laisser flotter au gré des courants contraires et des influences multiples qui l'assaillent, qu'elles viennent de l'intérieur, du plus profond de ses désirs et de ses impulsions ou qu'elles soient des pressions de l'extérieur? L'adolescent est nécessairement pris dans ce jeu de forces multiples et souvent contradictoires. Il est aisé de comprendre que tout ce questionnement bouillonnant, souvent éprouvé sans même pouvoir être formulé, change totalement de nature selon le contexte dans lequel vit l'adolescent. On retrouve l'importance de ce socle que constitue la confiance en soi et dans les autres. Notion complexe qui résulte de la convergence de facteurs multiples, l'estime de soi, le sentiment de sécurité interne et qui surtout peut varier beaucoup selon le contexte, les personnes qui nous entourent, les circonstances, les exigences de l'entourage et bien sûr les épreuves et les traumatismes éventuels.

C'est la confiance de l'adolescent en ses proches et en miroir en lui-même qui constitue le lestage et le repère le plus efficace. Mais cette confiance n'est pas statique, elle évolue, change, s'accroît ou décroît en fonction des échanges entre lui et les autres. Elle se construit en permanence en fonction des rencontres où le dedans, son monde interne, fait de ses désirs, ses croyances, ses attentes, ses expériences passées et présentes, et le dehors, celui des courants, des modèles qui animent et parcourent le monde environnant et les personnes qui l'habitent, rencontres heureuses ou décevantes ou même absence de rencontres se complètent ou

s'opposent mais sont en échange permanent en une continuelle co-construction. C'est dans ce jeu d'interactions que le sujet va pouvoir se construire ou se perdre.

Quoi qu'il en soit, si l'adolescent ne se sent pas la force nécessaire pour aller de l'avant, pour mener sa barque, où va-t-il chercher cette force, cette sécurité, cette confiance qui lui manque? De quoi est faite cette force? Où va-t-il l'acquérir? Il y s'agit plus d'un vécu indicible que d'un questionnement précis et clairement formulable.

C'est le propre de l'être humain d'être ainsi confronté à la conscience aiguë de lui-même comme sujet unique et en même temps comme un être incomplet, conscient de sa finitude, de ses limites, de ses manques et donc de sa dépendance. Comment combler toutes ces insuffisances? Problématique humaine générale mais à laquelle l'adolescent doit faire face très brutalement sans les appuis, les béquilles qu'apporteront progressivement les succès et les satisfactions de la vie, compensant plus ou moins bien les déceptions et les blessures. Bien sûr, pour la plupart des adolescents ce ne sera pas un drame parce que ces interrogations demeureront discrètes, plus ou moins en arrière-fond, intermittentes et qu'il sera soutenu justement par les acquis de son enfance et sa confiance en sa famille et son environnement. S'il n'a pas trop de comptes à régler avec son héritage, dont il se sera suffisamment nourri, et avec ceux qui le lui ont légué, à savoir ses parents, le monde, comme le verre, lui apparaîtront plutôt à moitié plein qu'à moitié vide. Il n'a pas alors plus de raison de douter de ses forces et des ses potentialités qu'il en a de douter de la qualité des liens avec les sens et de celle de ce qu'il aura reçu d'eux. L'ajustement se fera sans trop de difficultés.

C'est le cas de la majorité d'entre eux.

Par contre, si cette confiance vient à manquer, si le doute et le sentiment d'insécurité l'emportent, il lui faudra chercher cette force qui lui manque. Cette force qu'il ne sent pas avoir dans sa tête, dans son ventre il va bien falloir chercher à l'acquérir sous peine de s'effondrer. Plus elle lui fera défaut, plus forte, plus contraignante, plus exigeante, plus angoissante sera sa quête pour trouver sécurité et assurance. Inévitablement, il se tournera vers les adultes qui, quelle que soit l'ambivalence de ses sentiments à leur égard, sont les représentants de cette force qu'il leur prête souvent d'autant plus facilement qu'elle est à la mesure de l'intensité de ses attentes.

La puberté occupe ainsi une place spécifique dans le développement de la personnalité. Elle est inducitrice de ce temps essentiel de passage de l'enfance à l'état adulte au cours duquel l'adolescent perd la relative impuissance liée à son immaturité physique sans avoir encore trouvé son identité d'adulte. Temps de fragilisation et de mise à l'épreuve des ressources de l'adolescent qui fait de cet âge un puissant révélateur de ce qui constitue ces ressources mais aussi de ce qui les fragilise et de ce qui est susceptible de menacer l'équilibre de l'adolescent et de le mettre en danger.

Nous avons vu que la menace essentielle qui guette l'adolescent, et au-delà l'être humain, c'est de perdre le sentiment de sa valeur, la capacité de se contrôler et de se sentir maître de lui, acteur de sa vie, assuré de sa continuité et de son identité. La menace en somme de ne plus faire face, de ne plus pouvoir assurer sa continuité. Avec pour effet, la peur d'être envahi et submergé par ces deux

angoisses humaines fondamentales que sont la peur d'être abandonné, de ne plus compter pour les autres, de ne plus être vu et considéré; et l'angoisse en miroir de fusion et d'être absorbé par ceux dont il a besoin qui font ainsi intrusion en lui.

La puberté menace de plonger l'adolescent dans cette situation de lien paradoxal avec ceux dont il a le plus besoin, en faisant de ce besoin une menace pour son autonomie et même son identité.

Une spécificité humaine: le développement paradoxal de la personnalité

On peut considérer que la construction de la personnalité s'opère schématiquement suivant deux axes de développement. Le premier peut être qualifié d'axe relationnel. Il est fait des échanges entre l'individu et son environnement. L'homme a conscience de cet attachement et de sa différenciation suivant les personnes et notamment leur sexe. Le second axe est encore plus spécifique. C'est celui de l'autonomie et, là encore, aussi de la conscience de celle-ci par le sujet naissant, avec en corollaire l'estime de soi et ce qu'on appelle le narcissisme.

La capacité réflexive, celle de se voir, de se juger, de se dédoubler en un Je et un Moi, de percevoir sa finitude, ses manques, sa dépendance, de se comparer aux autres, fonde à nos yeux cette dimension du narcissisme propre à l'être humain que la culture a contribué à développer pour la porter à son paroxysme avec l'avènement du sujet tel que nous le connaissons dans notre civilisation libérale occidentale.

S'il n'y a pas de narcissisme possible sans cette capacité réflexive, celui-là ne se réduit pas cependant à celle-ci. La qualité du regard porté sur soi comme la sensibilité à celui que les autres portent sur nous, l'importance de l'attente voire de la quête

de ce regard, dépendent de ce qui assure cet état qualitatif complexe que l'on essaie de cerner par des qualifications telles que le sentiment de continuité et de permanence de soi, «la confiance fondamentale» de Balint, l'estime de soi pour les aspects les plus élaborés. C'est cette trame fondamentale qui sert d'appui au narcissisme, qui lui confère sa qualité émotionnelle de confiance ou de méfiance, de tranquillité ou de vigilance anxieuse, de quiétude ou d'avidité, et ce caractère basique de fondation de la coloration affective et de la tonalité émotionnelle du regard que le sujet portera sur lui et sur le monde.

C'est ce que nous avons appelé les assises narcissiques (Jeammet 1989), concept proche de celui de Soi tel que l'ont élaboré des auteurs comme E. et J. Kestenberg (1972). Ces assises servent de base au sentiment de continuité et de sécurité interne. Le concept de relation sécure, insécure, désorganisée développé par J. Bolwby (1984), repris par M. Main (1995) et de nos jours par un auteur comme P. Fonagy (1996), est une façon analogue d'aborder cette question sur un mode plus directement centré sur la relation d'objet.

Comment se construisent ces assises narcissiques? Fondamentalement en relation avec les premiers objets d'attachement mais d'une façon telle que la question de la différence entre soi et l'objet n'ait pas à se poser. Pas d'assises narcissiques sécures et stables sans un lien primaire de qualité avec l'objet, mais un objet qui pour l'essentiel n'est présent que par la qualité de plaisir de fonctionnement qu'il génère chez le bébé. C'est le paradoxe formulé par Winnicott (1971): pour que l'enfant puisse créer l'objet, il faut que l'objet soit déjà présent. Nous ajouterons: présent par la qualité de plaisir pris par

le bébé dans l'échange avec l'environnement et que le bébé emporte avec lui et s'approprie dans son plaisir de fonctionnement en l'absence de l'objet. Le plaisir de suçotement des lèvres et de la langue dans l'attente de l'allaitement en est le prototype. L'enfant acquiert ainsi une confiance dans la survenue de la satisfaction, confiance dans l'environnement et en lui-même. Avec la confiance naît la capacité d'attendre et avec celle-ci la capacité, relative certes, d'acquérir une certaine liberté de choix par rapport aux contraintes internes comme externes qui pèsent sur le sujet et conditionnent ses comportements.

Cette confiance autorise progressivement de voir le monde, comme la bouteille, plutôt à moitié plein qu'à moitié vide. Regard positif qui contribue lui-même à créer du lien et à remplir la bouteille et vice-versa, sauf survenue d'un «traumatisme» qui peut détruire ce capital de confiance en les autres mais aussi en miroir en soi et rendre vulnérable le sujet.

Par contre, si l'environnement s'adapte mal au rythme et attentes de l'enfant soit très schématiquement en prévenant tout désir soit en attendant trop longtemps avant de lui répondre, il se crée un écart qui fait sentir à l'enfant trop tôt, trop massivement et trop brutalement son impuissance devant un monde qu'il ne comprend pas. Dans les cas de carence relationnelle précoce, l'enfant développe une activité de quête de sensations. À la place de la mère, il recherche des sensations physiques douloureuses qui ont toujours une dimension autodestructrice. L'absence de l'objet investi n'est plus remplacée par le plaisir du recours à une activité mentale ou corporelle, mais par l'auto-stimulation mécanique du corps. La violence de cet investissement et son caractère destructeur sont proportionnels à la perte

de la qualité relationnelle du lien et à ce qu'on pourrait appeler sa deshumanisation.

Cette spécificité réflexive de l'être humain nous paraît avoir pour conséquence de susciter la potentialité d'un antagonisme entre les deux lignes essentielles de développement qui reposent sur cette double nécessité que pour être soi il faut se nourrir des autres et en même temps sans différencier. Se nourrir des autres veut dire se laisser pénétrer et laisser se développer les mouvements incorporatifs et introjectifs. Dès qu'il en est conscient, c'est, pour le Moi, accepter de s'abandonner à une passivation menaçante. Ce n'est possible que si le plaisir domine et qu'en fait la question des limites et de la différence ne se pose guère. Dès que l'adaptation de l'environnement aux besoins du bébé est en défaut et que ce dernier est confronté trop précocement et trop massivement à son impuissance, se créent les conditions d'une opposition entre le sujet et l'objet, entre l'appétence pour l'objet et la sauvegarde narcissique.

C'est le premier des paradoxes du développement: le sujet n'est jamais autant lui-même que lorsqu'il s'est abondamment nourri des autres sans qu'il ait à prendre conscience des parts respectives de ce qui lui revient et de ce qui appartient à autrui.

Pour le sujet en insécurité, qui se sent vide ou insuffisant et pour lequel l'objet est immédiatement d'autant plus menaçant qu'il est plus attendu et envié, le plaisir de l'échange est trop dangereux pour l'intégrité du Moi. La relation d'emprise comme moyen de contrôle d'un Moi menacé de débordement prend le pas sur le plaisir de la satisfaction. Au plaisir de la satisfaction s'oppose ainsi le plaisir d'emprise (P. Denis, 1992). Le premier nécessite un

Moi suffisamment en sécurité pour pouvoir s'abandonner au plaisir de la satisfaction avec ce que cela suppose de tolérance à la passivité à l'égard de l'objet de satisfaction. Le second devient la défense obligée d'un Moi menacé de débordement. Le premier contribue à renforcer le Moi, le second à l'affaiblir en le privant des échanges nécessaires.

Ces données permettent de comprendre comment le désir pour l'objet peut être perçu comme une menace narcissique, mettant en danger la subjectivité et même l'identité; et pourquoi les sujets en échec relatif d'intériorisation, avec une insécurité interne, des assises narcissiques fragiles et des structures intra-psychiques mal différenciées, se raccrochent défensivement aux données perceptives et à des objets externes surinvestis, et ils vont être particulièrement sensibles aux variations de la distance relationnelle. L'agir est pour eux le moyen de renverser ce qu'ils craignent de subir et de reprendre une maîtrise qu'ils étaient en train de perdre. L'acte permet de figurer sur la scène externe, et par là de contrôler ce qu'ils ne pouvaient représenter au niveau d'un Moi sidéré par la massivité des affects avec un espace psychique effacé et où le jeu subtil des déplacements de représentations est remplacé par les mécanismes plus archaïques de projection, de renversement dans le contraire et de retournement contre soi.

C'est nous, semble-t-il, le paradoxe central du développement: plus on est en insécurité interne, plus on dépend d'autrui pour se rassurer, moins on peut recevoir. C'est aussi le paradoxe du narcissisme qui doit se nourrir de l'objet pour s'épanouir mais vit l'objet comme immédiatement antagoniste dès qu'il apparaît comme existant hors de lui et d'autant plus qu'il est source d'envie.

Entre la quête auto-destructrice de sensations pour se sentir exister et le plaisir d'être de l'enfant satisfait et apaisé par l'échange avec l'entourage, tous les intermédiaires existent. C'est le champ de la dépendance. Dépendance de l'enfant au domaine du percept, celui de la réalité externe, afin de contre-investir une réalité interne trop anxiogène pour que l'enfant puisse trouver dans ses ressources mentales internes et dans le plaisir de ses activités un moyen suffisant d'apaisement et de sécurisation (Jeammet, Corcos, 2001).

Dépendance en ce sens que l'équilibre narcissique et affectif de l'enfant et plus tard de l'adolescent, c'est-à-dire leur estime et leur image d'eux-mêmes comme leur sécurité interne et leur possibilité de tolérer et de se nourrir des relations dont ils ont besoin, dépend plus et de façon excessive de leur environnement que de leurs ressources internes.

Dépendance qui n'est pas pathologique en elle-même mais que l'on peut qualifier de pathogène. Pathogène car elle risque d'enfermer l'enfant puis l'adolescent dans un engrenage dangereux, celui de cette triade pathogène: l'insécurité interne génère la dépendance au monde perceptif environnant qui à son tour génère le besoin de contrôler cet environnement dont l'enfant dépend. Or, on ne contrôle pas l'environnement dont on dépend par le plaisir partagé mais par la mise en place d'une relation fondée sur l'insatisfaction dont les plaintes, les caprices puis les conduites d'opposition et d'auto-sabotage des potentialités du sujet sont les moyens d'expression privilégiés. Par l'insatisfaction, le sujet oblige l'entourage à s'occuper de lui, et en même temps, il lui échappe et sauvegarde son autonomie puisqu'il le met en échec en un cycle sans fin. Il évite ainsi l'angoisse d'abandon et l'angoisse de la fusion ou de l'intrusion.

L'opposition, expression minimale de la violence, est l'une des façons de sortir de ce paradoxe. Dans l'opposition, on s'appuie sur l'autre tout en méconnaissant qu'on en a besoin, puisque on n'est pas d'accord avec lui. C'est l'une des clés pour comprendre l'importance des conduites négatives des adolescents. Elles ont toutes cette dimension d'échec plus ou moins sévère et focalisée (l'anorexie est le problème de son corps et de la nourriture; pour un autre ce sera l'échec scolaire, etc). Le piège et le drame, c'est que le comportement négatif est pour l'adolescent un moyen d'affirmer son identité et sa différence. Quelqu'un qui est trop en attente ne sait plus différencier son propre désir de celui des autres. Il est dans un état de gêne et de confusion d'autant plus grandes que ses relations de plaisir ou de satisfaction créent un rapproché exagéré avec un des adultes auquel il est attaché.

La tentation de la destructivité

Axelle 14 ans me regarde droit dans les yeux dans une attitude où se mélange défi et soumission. Elle a accepté de me rencontrer alors qu'elle est hospitalisée depuis quelques jours dans un service pour adolescents après une tentative de suicide. Service où je me rends périodiquement pour rencontrer des adolescents en difficulté et discuter avec l'équipe des soignants de la meilleure façon de les aider; mais à peine la jeune fille est-elle en face de moi qu'elle inverse en quelque sorte la situation et qu'elle ne se montre plus ni demandeuse ni même apparemment en attente de quoi que ce soit. Elle répond laconiquement à une partie de mes questions et évite les autres, celles qui concernent davantage ses émotions et son intimité, en particulier ses liens affectifs avec ses parents, par un « ça me saoule » répété sur un ton excédé toutes les deux ou trois minutes.

Je finis par savoir qu'Axelle a une sœur de 4 ans plus jeune, que ses parents ont divorcé quand elle avait 8 ans. Son père menuisier a mal supporté la séparation et s'est mis à boire, tandis que sa situation professionnelle se dégradait et qu'il prenait de moins en moins ses enfants chez lui. Sa mère, employée de commerce, a elle-même déprimé et a été davantage prise par son travail. Elle a eu quelques liaisons sans suite. Très rapidement, Axelle s'est renfermée sur elle-même, s'opposant à sa mère, tandis que tout semblait bien se passer pour sa sœur. Avec le début de la puberté, les difficultés se sont accrues

pour Axelle, l'opposant ainsi de plus en plus à sa sœur, la gentille, tandis qu'elle endossait le rôle de la mauvaise. Échec scolaire, insultes envers sa mère, fugues, consommation croissante de haschich, scarifications se sont succédées, puis tentative de suicide avec les tranquillisants et anti-dépresseurs pris à sa mère, motivant son hospitalisation. Une situation malheureusement relativement banale pour ces 10 ou 15 % de jeunes en difficulté, sans pathologie psychiatrique proprement dite, même si dans ce cas on peut noter comme souvent une fragilité de l'humeur, instable, avec une tendance aux alternances d'excitation et de dépression.

Deux moments, au cours de l'entretien, tranchent avec l'attitude de défi d'Axelle qui lui permet de maîtriser la situation et de contrôler ses émotions. Ils laissent alors apparaître brutalement l'importance de ses attentes et de sa dépendance affective envers son interlocuteur et au-delà envers ceux qui s'occupent d'elle. Le premier, c'est alors qu'en réponse à sa question me demandant pourquoi je lui disais cela, je me surprends à répondre un peu platement « parce que j'ai l'habitude de voir des adolescents ». Elle me rétorque avec une vivacité et une brutalité qui contrastent avec son pseudo détachement antérieur: « C'est bien ça, vous en voyez cinquante par jour comme moi »; autrement dit: je ne suis pas unique et vous n'avez aucun intérêt particulier pour moi.

Le second épisode se situe à la fin de l'entretien au moment où, avant de terminer notre entrevue, je cherche, comme toujours à la fin d'une première rencontre, à dresser une sorte de bilan ainsi qu'à dessiner ce qui pourrait être les grandes lignes d'un projet d'avenir pour sortir des difficultés et de l'impasse actuelles. Projet difficile à formuler dans

ce cas devant l'apparent refus de toute implication personnelle et la fuite dans le « ça me saoule » répétitif. J'ai alors l'idée de lui demander avant de nous quitter de me dire une qualité qu'elle perçoit chez elle. Je suis alors surpris par sa réaction: elle tourne brusquement la tête de côté, alors qu'elle m'avait regardé droit dans les yeux pendant tout l'entretien, ses cheveux tombent comme un écran devant ses yeux mais cela ne semble pas suffire à la cacher, elle met alors sa main devant ses yeux et reste ainsi pétrifiée, protégée de mon regard pendant environ 20 secondes qui me paraissent très longues. Puis elle relève la tête, reprenant son attitude antérieure de défi, me regardant cette fois franchement et me lance un tonitruant « je suis une conne ». À quoi je réponds que quand il s'agit de me dire cela elle n'éprouve aucune difficulté, aucune gêne mais que par contre quand il s'agit de mettre en avant une qualité elle éprouve plus qu'un embarras, un trouble intense qui l'oblige à se cacher. Qu'est-ce qui se passe selon elle? Comme elle reste silencieuse je lui dis que moi je lui vois une qualité, c'est le courage; mais est-ce qu'elle va utiliser cette qualité pour prendre soin d'elle ou se mettre en valeur, ou est-ce qu'elle va la mettre au service de cette auto-destruction qu'elle poursuit depuis quelques années? Nous les soignants, on ne peut être en accord avec cette attaque contre elle-même et on s'y opposera, mais on a besoin de sa coopération. On est toujours plus fort quand on cherche à détruire surtout soi-même et il sera difficile de l'aider si elle ne nous aide pas en décidant de se battre contre cette tentation de se faire du mal. Comment l'aider à trouver ou retrouver cette motivation à prendre enfin soin d'elle?

Cette séquence résume à mes yeux l'essentiel des enjeux propres à cet âge. Elle nous interroge en effet sur la nature des forces en jeu qui poussent

Axelle, et au-delà d'elle des milliers d'adolescents, à adopter ces comportements d'auto-sabotage de leurs potentialités et même d'auto-destruction. Comportements qui ne leur apportent ni bénéfice positif ni même plaisir. Axelle n'est pas heureuse, encore moins épanouie et elle le sait. Néanmoins, elle persévère dans ce comportement et on sait par expérience qu'il est certes possible qu'elle s'en dégage et qu'elle prenne soin d'elle mais que le risque qu'elle s'enlise jusqu'à gâcher son avenir et, peut être, qu'elle en meure est le plus probable. Mais est-ce un choix? Je ne le pense pas.

Pourquoi donc ce comportement où elle devient son propre bourreau et ajoute cette injustice à l'injustice de ce qu'elle a pu subir dans sa vie? Pourquoi s'enferme-t-elle dans cette attitude de défi et de pseudo-indifférence à soi et aux autres dont on voit bien par le seul entretien qu'elle devient, plus qu'une attitude, une façon d'être et même une identité qui la pose et peut-être l'assure et la rassure face aux autres, aux adultes et en particulier ceux qui pourraient désirer la voir changer? Cette attitude n'est pas propre à Axelle. C'est celle de ces adolescentes et de ces adolescents qui répondent à une blessure, une déception, un traumatisme par ces attaques contre eux-mêmes qui vont à l'exact opposé de ce qu'elles ou ils souhaiteraient en fait. Attaques contre eux-mêmes qui vont du simple repli boudeur jusqu'à la tentative de suicide en passant par les scarifications et toutes les formes de maltraitance infligées à soi-même. C'est particulièrement frappant avec les traumatismes sexuels et les violences subies en général où le sujet traumatisé devient secondairement acteur de sa maltraitance.

Changer, voilà ce qui est en fait le plus attendu et le plus redouté. Il est plus facile de revendiquer,

voire d'exiger que cela change, que de se donner les moyens pour qu'un changement puisse advenir. Il faudrait que le changement s'opère comme par magie, ou que les autres changent et la tentation est grande de penser le changement impossible du fait des autres qui ne font pas ce qu'il faudrait, qui ne comprennent pas. C'est de leur faute si on est ce qu'on est et qu'on ne change pas. Ce n'est pas nécessairement faux mais c'est occulter le fait qu'on donne ainsi à ces «autres» un pouvoir de nous changer qu'on refuse par ailleurs car ce serait reconnaître nos attentes et notre dépendance à leur égard. On est en plein paradoxe mais on ne le sait pas.

C'est à mon avis le sens de la réaction d'Axelle à ma demande de reconnaître une qualité qu'elle posséderait. La reconnaître ce serait non seulement s'ouvrir à ma requête mais aussi admettre de partager avec moi la reconnaissance de quelque chose de bon en elle. Mais si ce partage devient possible, s'il y a du bon en commun dont on peut se nourrir, c'est risquer d'ouvrir grande la porte à ses attentes, à ses aspirations et à toutes les frustrations et déceptions que leur non-satisfaction antérieure a engendré. Si elle a une qualité, c'est reconnaître a contrario qu'elle peut avoir des défauts et en miroir qu'il en est de même pour les autres, pour ceux dont elle a attendu et attend toujours au fond d'elle-même des réponses qui ne sont pas venues. C'est également prendre le risque d'être démentie par le jugement de l'autre, qu'elle ne soit pas reconnue, voire même objet de moquerie: «Pour qui vous prenez-vous?». C'est là encore prendre le risque d'une déception. Ce serait aussi d'une certaine façon accepter d'avoir pu recevoir du bon de la part des autres, des parents notamment. C'est éveiller la nostalgie de ce bon, en partie au moins perdu, et renoncer à penser que si on est mauvais les autres le sont aussi et que

c'est de leur faute si on est ainsi. Je suis mauvaise, les autres aussi et restons en là. Tout le reste « me saoule ».

Admettre une qualité est inévitablement reconnaître tout ce qui ne va pas, tout le gâchis de sa vie, mais aussi qu'il pourrait en être autrement. C'est faire renaître un espoir mais aussi la possibilité renouvelée qu'il soit déçu. C'est brutalement se trouver en face du gouffre de tout ce qui lui manque. C'est se sentir vide face à l'immensité d'une attente qui la fait se percevoir une si petite chose face à l'énormité de ce qu'elle pense ne pas avoir eu et qui lui échappera. C'est ce qu'illustre si bien la terreur de l'anorexique, un autre trouble du comportement très lié à l'adolescence confrontée à la perception de son appétit boulimique. Elle ne se sent elle-même, maîtresse de son destin et de son identité, que dans la maîtrise que lui procure la privation active de nourriture. L'objet de satisfaction, la nourriture, est aussi le porteur de la menace de ne plus s'appartenir si elle y cède. Axelle peut donc craindre de ne plus être elle-même si elle s'abandonne à une relation positive.

On est là au cœur de la problématique adolescente et au-delà de ce qui fait une part du tragique de l'homme. L'être humain peut avoir peur de ce qu'il désire le plus et faire le contraire de ce qui le rendrait heureux s'il pouvait le faire. Qu'est-ce qui rendrait Axelle heureuse? Comme pour toutes les jeunes filles ce serait de plaire, de se mettre en valeur, de réussir. C'est tout le contraire qu'elle met activement en place. Est-ce un choix? Je ne le pense pas. C'est à la fois une contrainte et une tentation de céder à cette contrainte et d'en faire sa force. Contrainte parce que c'est le moyen qui s'impose à elle pour ne pas s'effondrer, pour se sentir exis-

ter et avoir encore un pouvoir d'action. Pouvoir en partie dérisoire et trompeur puisque c'est celui de se faire du mal, mais pouvoir tout de même. C'est ce que m'ont appris les adolescents: la destructivité comme créativité du pauvre, c'est-à-dire de celui qui se sent impuissant. Avant de s'effondrer, de disparaître, un acte de vie, prométhéen en quelque sorte, reste toujours possible: détruire. «Je n'ai pas choisi de naître» nous disent les adolescents qui ont des comptes à régler avec leur filiation; mais «je peux choisir de mourir», disent-ils, affirmant par là à la fois une radicale différence avec ceux qui leur ont donné la vie et leur pouvoir démiurgique de refuser ce dont ils ont hérité et qu'ils n'ont pas choisi au profit d'une destruction qui leur appartient. Détruire est toujours possible, à portée de main, et se situe hors du temps, qui est ce qui nous échappe par excellence. Créer, réussir, aimer est aléatoire puisque dépendant en partie de la réponse des autres, ceux auxquels on s'adresse. Ce n'est jamais acquis et cela a toujours une fin qui n'est pas celle qu'on a choisie mais celle qui s'impose d'elle-même ou du fait des autres. Détruire est un rendez-vous avec l'éternité hors de toute contingence liée aux autres. Un instant de toute-puissance. Que ne sacrifierait-on pour se sentir puissant? Ses potentialités, ses plaisirs possibles, son avenir et même sa vie, nous répondent ces adolescents.

C'est le sens de l'apostrophe d'Axelle. Si je suis une conne je n'ai pas besoin de votre savoir, de vos attentions et de vos bonnes intentions. À la limite, je vous emmerde et c'est bien comme cela. Chacun chez soi, nous n'avons rien à attendre les uns des autres. Créer les conditions de l'échec pour ne pas avoir à subir de déception. Car si j'attends quelque chose, c'est ouvrir la boîte de Pandore de mes peurs et de mes chagrins, des traumatismes

antérieurs, de tout ce qui m'a blessée, mais aussi de mes envies, de mes attentes éperdues, de mes désirs qui m'apparaissent d'autant plus sans fin que je les connais mal. Accepter une qualité et tout mon système s'effondre. L'image qui m'est venue alors en lui répondant c'est que l'acceptation d'une émotion positive aurait sur elle le même effet qu'une goutte d'eau sur un morceau de sucre. Elle serait ressentie comme une menace de fondre littéralement sous le regard de l'autre, d'y perdre son identité et de se perdre elle-même.

Ce maniement de la distance relationnelle redonne à l'adolescent, mais aussi à tout être humain, un rôle actif de contrôle des émotions susceptible de créer un sentiment d'insécurité. On ne choisit pas ses émotions, elles s'imposent à nous et on les subit, ce qui nous conduit souvent à les percevoir comme une menace et un pouvoir sur nous, sur notre territoire, donnés à ceux qui les suscitent. Par contre on peut tenter de nier, de réprimer, de chasser ces émotions, notamment en mettant à distance ceux qui les provoquent. Plus on se perçoit tranquille intérieurement, plus on se sent avoir les ressources pour contenir et gérer ces émotions, plus on peut les accueillir sans les vivre comme une sorte d'amputation de notre territoire personnel par les autres. Moins on a ces ressources intérieures plus la menace venue de l'extérieur peut être dangereuse – tout autant que l'émotion éprouvée comme cette intrusion de l'autre en nous.

C'est ce qui rend si difficile pour les adolescents les plus vulnérables la relation de plaisir partagée où on peut se nourrir des émotions communes et s'en enrichir. Elle devient une menace de dissolution de l'identité.

Il faut alors lui substituer la relation d'emprise où l'on contrôle l'autre comme on se sent menacé d'être contrôlé par lui.

Mais on ne contrôle pas le plaisir parce qu'il rend dépendant de ceux qui le procurent et parce qu'il ne saurait durer. Quand on se sent en insécurité, on ne supporte pas la fin de ce qui sécurise et fait plaisir. Par contre, le déplaisir et l'insatisfaction voient leur durée dépendre de nous-même quand on en est l'acteur. On devient maître de son déplaisir. Ce n'est pas un choix mais c'est une tentative à laquelle il devient difficile de résister quand on se sent dépourvu de ressources personnelles et que la souffrance offre l'avantage d'attirer l'attention des autres sur soi, y compris sur la forme de notre propre compassion, tout en pouvant les tenir à distance par le refus de leur aide, comme le fait Axelle, et éviter ainsi de sentir une dépendance à leur égard, tout en adoptant un comportement qui passe difficilement inaperçu et ne peut guère laisser sans réaction l'entourage. Mais ce comportement agit comme une véritable drogue: moins on se nourrit et moins on développe nos ressources, plus on se sent en insécurité, moins on peut recevoir ce dont on aurait besoin jusqu'à en mourir parfois sans pourtant l'avoir véritablement voulu. Créer les conditions de la déception pour ne pas risquer d'avoir à la subir, que ce soit en se percevant soi-même décevant ou en ressentant les autres ainsi, et en général les deux positions se renforcent en miroir. Mais le besoin de proximité et de se compléter demeure, écartelant l'adolescent entre son désir et la peur de ce désir. Comme souvent quand on est déchiré entre des aspirations opposées, la solution qui s'impose peut être celle des extrêmes. Elle conduit alors l'adolescent aussi bien vers le lien fusionnel avec un double ami de cœur, groupe de pairs, clan... que vers le

plus étranger au milieu familial, départ à l'étranger, errance, secte... L'avenir dépend beaucoup de la capacité de l'adolescent à se nourrir de ce lien et à en faire un facteur d'épanouissement personnel.

Trop loin, trop près: de l'abandon à l'intrusion

En fait, l'adolescent a besoin de ce lien. C'est ce besoin même qui est intolérable. Si le lien se distance, l'adolescent se sent abandonné; si on se rapproche, il se sent envahi sinon même persécuté. C'est une bonne illustration de ces deux angoisses humaines fondamentales que sont l'angoisse d'abandon et ne pas être vu, de ne pas exister suffisamment pour les autres; et en miroir, répondant au désir de proximité, voire même de fusion, l'angoisse d'intrusion. Sous une forme plus légère c'est ce que traduisent les réactions de l'adolescent qui, rentrant chez lui, supporte mal qu'on n'ai pas l'air de s'intéresser à lui mais répond excédé qu'on le laisse un peu en paix si on a la mauvaise idée de lui demander comment s'est passée sa journée.

Ces deux formes d'angoisse sont l'expression d'un même sentiment d'insécurité interne. L'équilibre de la personne et parfois même son identité sont menacées aussi bien par tout manque d'intérêt que par une marque d'attention, ressentie aussitôt comme intrusive en raison même de l'excès d'attente qui fait vivre toute approche comme une effraction intrusive: «Tu ne me regardes pas, je ne suis pas intéressant», «mais si tu me regardes, qu'est-ce qu'elle a ma tête?» pensent et souvent disent ces jeunes en attente d'une reconnaissance qui ne prend jamais la forme acceptable: on est toujours trop près ou trop loin. L'entourage aura le plus souvent la tâche ingrate de chercher la bonne distance et d'essayer de rendre acceptable aux

adolescents ce dont ils ont besoin pour pouvoir réellement se passer de ces adultes qui leurs prennent la tête et se désagripper d'eux.

C'est toute la question de la bonne distance relationnelle: ni trop près, ni trop loin, qui se pose ainsi. Celle de ce qui est pour nous le paradoxe humain par excellence, à savoir que c'est l'intensité du besoin de l'autre qui donne à ce dernier un pouvoir anxiogène menaçant, que ce soit de le perdre s'il y a éloignement ou d'être envahi s'il y a rapprochement. Au-delà de la peur, c'est l'identité même du sujet qui peut se trouver menacée dans les deux cas. Distance que l'adolescent a tant de difficultés à trouver avec les autres mais aussi vis-à-vis de lui-même et que les adultes ne savent pas comment gérer dans leur relation avec lui. C'est ce qui rend l'approche de l'adolescent si déconcertante. Il est aussi difficile de le laisser seul que de s'occuper de lui. Et quand on le fait, les résultats peuvent être à l'opposé de ceux recherchés, de même que tout moment heureux de satisfaction partagé est susceptible de provoquer en retour une prise de distance selon des modalités très variables mais qui ont en commun de donner à l'adolescent le sentiment qu'il retrouve une maîtrise de ses émotions en se donnant les moyens de se passer de celui qui avait suscité ces émotions liées au rapprocher. Que cette distance soit obtenue par la mauvaise humeur, une fugue, un geste violent, en ne faisant pas ce qui est attendu et en décevant son interlocuteur ou en mettant ostensiblement en avant son incompetence, dans une attitude masochiste si habituelle chez ces adolescents et tellement provocante qu'elle apparaît avant tout agressive pour les adultes auxquels elle s'adresse.

Comment sortir de cette contradiction d'un attachement d'autant plus impossible qu'il est plus

nécessaire et donc envahissant et menaçant? Probablement en comprenant déjà qu'il s'agit non pas d'une contradiction, a priori difficilement soluble, mais d'un paradoxe. C'est-à-dire de deux propositions qui ne s'opposent qu'en apparence car elles appartiennent en fait à deux niveaux différents de logique. La contradiction telle qu'elle est vécue par l'adolescent pourrait se formuler ainsi: « *ce dont j'ai besoin pour pouvoir être autonome, cette force qui me manque, parce que j'en ai besoin, à la mesure de ce besoin qui me pousse à aller la chercher auprès des adultes supposés l'avoir, c'est ce qui menace mon autonomie* ». En résumé: « *ce dont j'ai besoin est ce qui me menace* ».

En fait c'est en se nourrissant de ce dont il a besoin que l'adolescent deviendra plus indépendant et qu'il pourra se positionner face aux adultes, à la fois réceptif et différent de cet adulte. Mais, on ne le sait qu'après coup, quand on a bénéficié des apports nécessaires à notre sécurité interne. Quand il est sous la domination de ses émotions, notamment la peur, le raisonnement perd de son efficacité et la tentation de fuir et d'éviter de recevoir ce dont il aurait besoin devient la plus forte.

Si l'adolescent ne s'enferme pas dans ses comportements de refus, le temps lui permettra progressivement, avec l'expérience, de se rassurer et de recevoir les apports nécessaires à son épanouissement. Une fois de plus on voit que c'est la confiance retrouvée qui est le meilleur remède à la menace que représentent nos attentes à l'égard des autres. Mais, invoquer le temps, c'est faire référence encore une fois à l'attente et à la crainte de la soumission et de la passivité. Les insécures sont tentés de passer à l'acte sans attendre. Si ces actes ont des résultats positifs et continuent à les nourrir et à les valoriser,

c'est positif. Sinon, la spirale négative risque de s'enclencher. Pour ceux qui restent prisonniers du paradoxe, l'impasse apparaît totale. Il y a de quoi devenir fou quand la menace provient de ce qui est dans le même temps nécessaire.

C'est d'autant plus vrai que cette apparente contradiction, que l'on peut qualifier de centrale, entre en résonance avec tous les sentiments et toutes les envies contradictoires dont nous sommes tous plus ou moins porteurs. Envie d'une chose et de son contraire: réussir mais sans travailler, être remarqué et même admiré mais sans les angoisses de la compétition; faire des conquêtes mais être aimé exclusivement; avoir envie de tout et à défaut n'être tenté par rien... la liste en est quasi inépuisable. Il est difficile d'être pleinement satisfait tandis que l'abondance des changements n'a d'égale que leur succession rapide faisant de cet âge une attente permanente où ce qui est acquis s'efface en permanence devant ce qui est à acquérir. Ceux chez qui la confiance domine y verront autant de découvertes à venir et une richesse potentielle, mais dès que l'anxiété et le sentiment d'insécurité prennent le dessus l'inconnu devient synonyme d'inquiétude et cette attente contribue à faire de l'adolescence une période inconfortable. Trop d'attente empêche de se nourrir du présent et d'en goûter les joies et les saveurs. Le plaisir de l'excitation et de la griserie surtout collective serviront souvent de masque à la morosité sous-jacente. L'insouciance avancée de cet âge est plus une reconstruction des adultes qu'une réalité vécue par les adolescents.

Attente donc d'être vu, de se sentir exister, d'être comblé, de se sentir fort. On sent bien que les mots peinent à traduire cette tension qui habite l'adolescent et dont personne ne sait, surtout pas lui,

comment l'apaiser. Ce que les adultes savent, ou sont censés savoir, c'est que la réponse ne pourra être trouvée qu'avec le temps. Mais cette référence au temps a généralement pour effet d'exaspérer encore plus l'adolescent. Elle le renvoie justement à cette attente et au-delà d'elle, à ce qui est le plus démoralisant pour le Moi, sa passivité vécue comme le signe imparable de son impuissance. Au temps qu'on ne peut maîtriser et qu'il nous faut subir il préférera le recours à l'espace, c'est-à-dire à l'action qui elle au moins témoigne d'une maîtrise possible. Agir plutôt que subir, mettre en acte, fuguer, se révolter, s'opposer. Ou même ne rien faire, ne rien vouloir, ne rien désirer, tout ce champ immense de la passivité active qui n'est plus ressentie comme subie par l'adolescent puisque c'est lui qui la met en acte et qu'il découvre qu'elle a le pouvoir quasi magique d'inverser les rôles en rendant impuissants les adultes et qui, plus est, en les exaspérant.

Ne peut-on pas y voir une forme d'agrippement comparable à celle de l'enfant apeuré à sa mère? C'est la peur ou la menace qui donne sa force au comportement de l'enfant. Mais quand celui-ci se cramponne à la main de sa mère il ne sent pas tant la peur qui a provoqué le geste que le soulagement de la sécurité retrouvée, parfois même accompagnée d'un plaisir lié plus à l'effet de contraste par rapport à l'état émotionnel antérieur qu'au souvenir précis de la cause de la peur. Le soulagement peut l'emporter sur toute autre émotion.

L'enfant peut croire de bonne foi qu'en se comportant ainsi «c'est son choix» et qu'il y trouve une sécurité bénéfique. Il ne perçoit pas que c'est une contrainte liée à la menace que représente pour le Moi toute prise de distance à l'égard de son objet d'attachement, la mère. Bien sûr la dimension de

contrainte va resurgir rapidement dans la dépendance physique et psychique à la mère et conduire l'enfant à exercer une forme ou l'autre d'emprise sur la mère par l'insatisfaction, les plaintes, les caprices comme il se sent en miroir sous l'emprise de sa mère. Si celle-ci laisse faire ou se fait complice d'une relation à laquelle elle trouve elle-même des bénéfices par la réassurance qu'elle lui apporte et l'importance qu'elle lui confère, le piège risque de se refermer qui voit l'enfant s'opposer d'autant plus, d'une façon ou d'une autre, qu'il est plus dépendant de la présence et du regard maternel.

Abandonner les convictions qui nourrissent un comportement est du même ordre que lâcher la main de sa mère pour l'enfant qui a peur. À quoi s'ajoutent avec la prolongation de la conduite les bénéfices narcissiques et identitaires d'un état qui assure l'adolescent d'être vu, de susciter le regard et les préoccupations des autres, et de trouver une identité qui le conforte dans sa différence et dans son pouvoir de résister aux sollicitations et au pouvoir des autres.

Qu'est-ce qui est susceptible de susciter une telle adhésion à une pensée quelle qu'elle soit? Le point commun est toujours à mes yeux le défaut de ressources internes de sécurisation et ses conséquences: la nécessité de développer une relation d'emprise et de se cramponner à des éléments perceptivo-moteurs de la réalité externe ou à une conviction interne.

On est au cœur de la problématique narcissique avec ce qu'elle suppose d'insécurité, de manque de sources internes de plaisir, de ce que nous avons appelé les assises narcissiques, et par là même de dépendance aux objets externes. On retrouve

les caractéristiques habituelles de cette relation: l'absence de confiance en l'autre comme en soi; l'importance de l'attente à l'égard de ces objets et en miroir celle de la déception; l'oscillation entre l'idéalisation et le dénigrement; une suggestibilité qui n'a d'égale que la capacité de refus et l'entêtement; un hyperinvestissement des croyances ou à l'opposé un scepticisme et un dénigrement sans failles.

La menace narcissique est l'élément déclencheur de ses conduites destructrices et le moteur de leur violence. Cette menace ainsi portée sur l'équilibre et la cohérence du Moi, c'est-à-dire sur ses assises narcissiques et sa représentation de lui-même, génère un état de stress et mobilise les émotions que le cerveau tient à la disposition du Moi, notamment la peur voire la terreur, la rage et bien sûr l'agressivité mais aussi la sexualité avec les comportements qui en découlent. Ces comportements une fois déclenchés ont un impact à leur tour sur la relation aux objets et sur la représentation de soi par le sujet, impact susceptible d'apaiser, d'entretenir ou d'aggraver ces conduites.

Cette véritable fascination par le refus et les conduites d'attaque des liens directement ou au travers de ce qui en eux – leur corps, leurs acquisitions, leurs plaisirs – les relie aux objets d'attachement sont le danger qui guettent nombre d'adolescents en insécurité interne. Paradoxalement, ces conduites négatives leur confèrent un pouvoir que la recherche de la satisfaction de leurs désirs et de la réussite ne leur donnerait pas. Le choix de la vie, du succès, du plaisir est toujours aléatoire et dépend beaucoup de facteurs qu'on ne maîtrise pas, notamment l'opinion et les sentiments des autres. De plus, le plaisir a toujours une fin et confronte les anxieux

aux angoisses de perte et de séparation. On peut par contre être toujours maître de son échec, du refus d'utiliser ses potentialités, des comportements d'auto-sabotage et d'auto-destruction. Mais c'est un plaisir d'emprise et non de la satisfaction du désir. C'est le prix à payer pour rassurer le Moi et lui prouver qu'il a les moyens de contrôler et les désirs et les objets de ceux-ci et qu'il n'est pas sous leur dépendance. Cela permet de comprendre l'effet de soulagement de ces comportements auto-destructeurs, comme l'apaisement qui accompagne la décision de se suicider ou la cessation de l'angoisse après s'être infligé des brûlures ou des scarifications du corps. Mais, il est important de repérer ce que ces comportements révèlent de désir d'affirmation, de déception et de colère. C'est l'ultime moyen à la disposition de ces adolescents d'affirmer leur existence et leur différence, à la fois dans un refus et un rejet catégorique de ce qui est attendu d'eux notamment par les parents, et en même temps, de satisfaire leur besoin d'être vus et d'exister pour ceux-ci, besoin souvent largement méconnu d'eux, qui ne peut s'exprimer que sur le mode de l'inquiétude suscitée. Ce qui est impossible c'est le plaisir partagé vécu comme une reddition du Moi à ces objets à l'égard desquels l'intensité même de l'attente déçue interdit toute satisfaction.

C'est l'ensemble de la relation au plaisir qui est mise en cause. En refusant d'avance ce qui pourrait, notamment par ce plaisir pris, le relier à l'objet, l'adolescent s'assure une maîtrise de la situation qui peut lui faire croire qu'il est devenu autonome et indépendant de ce lien, sans percevoir son aliénation à un comportement de refus qui ne peut que s'auto-alimenter puisqu'il laisse intact, voire en fait accroît, le besoin qu'il est censé avoir satisfait.

La vie institutionnelle: un observatoire de la violence

L'expérience de la vie institutionnelle en psychiatrie nous est apparue dès le début de notre pratique un lieu privilégié d'étude de la genèse et du déroulement des actes de violence. Une institution concentre une population importante de candidats à la violence, souvent sur une longue période, notamment en internat ou en hôpital de jour. L'aménagement progressif de leur agressivité, la nécessité d'une contention par le cadre font partie de leurs objectifs thérapeutiques. L'institution présente surtout l'avantage d'offrir un cadre quasi expérimental d'étude des conditions d'émergence de la violence comme de ce qui est susceptible d'en influencer le cours. Elle permet également de suivre les sujets dans la durée et de pouvoir observer la répétition de ces comportements dans le même environnement et en fonction des variations de celui-ci.

De plus, si l'institution est là pour aider les patients à trouver d'autres réponses que la violence, elle est aussi susceptible de les confronter à des facteurs générateurs de violence notamment en ne permettant pas la fuite et en les contraignant à des confrontations avec l'entourage. Il y a ainsi un jeu de miroir entre le fonctionnement mental du sujet violent et l'institution. La violence provoque l'institution, la déstabilise et met à l'épreuve sa capacité à se maintenir et à être thérapeutique. Mais l'institution est elle-même génératrice de violences parce qu'elle impose des liens et des contraintes

auxquels l'adolescent ne peut plus échapper par la fuite; mais aussi le sujet violent révèle facilement les failles et les dysfonctionnements de l'institution qui mobilisent ses potentialités de violence. Ce jeu de miroir et ces effets de résonance témoignent de l'extrême sensibilité de ces sujets aux variations de l'environnement et par là même de leurs difficultés à pouvoir contrôler leurs émotions. C'est l'entourage qui devient le lieu où se traite ce que l'adolescent ne peut pas contenir et organiser lui-même.

Ce jeu dialectique entre un monde psychique interne capable de penser, d'organiser et de maîtriser les émotions, celui des représentations et des symboles, et la réalité externe, le monde perceptivo-moteur capable de provoquer ces émotions mais aussi d'aider à les contrôler, nous paraît au centre de la problématique de la violence et de l'agir.

Le surgissement de la violence est perçu par les soignants comme une mise en cause brutale de la qualité du lien relationnel établi ou en train de s'établir. Mise en cause le plus souvent inexplicée en apparence, voire même paradoxale dans la mesure où elle succède souvent à une amélioration de cette relation. Les modes que revêt cette violence sont des plus variables selon la personnalité et le contexte. Elles vont des formes les plus classiques: menaces verbales, passages à l'acte et brutalités physiques à l'égard des soignants, du cadre et d'eux-mêmes jusqu'à des manifestations apparemment très différentes: fugues, ruptures de traitement ou reprise d'une symptomatologie bruyante abandonnée depuis quelques temps tels que délires ou hallucinations. Ces différentes expressions ont en commun et la communauté des circonstances déclenchantes et la brutale remise en cause des liens.

En effet, il est habituel quand on fait en équipe l'historique de cette rupture ou menace de rupture des liens, quelle qu'en soit la forme, d'entendre dire par un ou plusieurs membres de l'équipe, généralement le ou les plus proches du patient: « Je ne comprends pas, justement ce patient était plus ouvert les jours précédents; il a accepté de faire des choses qu'il ne faisait pas d'habitude; il s'est montré beaucoup plus bavard; il manifestait un plaisir inhabituel » ou « Il a pu reconnaître l'importance que l'on avait pour lui ».

Nous croyons que c'est justement la perception plus ou moins confuse de cette importance prise par ceux qui prennent soin de lui qui est le facteur déclenchant essentiel de la violence car elle est ressentie comme une menace. La violence agie, la menace qu'elle fait peser sur le lien thérapeutique, la perception par le soignant de sa disqualification, de la négation du projet thérapeutique, de son désir de soignant, voire même de sa personne ne sont que le miroir de ce que vit le patient comme menace d'envahissement et de captation par les autres du fait même de son attachement et de l'ampleur du besoin qu'il en a.

On peut retrouver de tels passages à l'acte dans le cours de traitements psychothérapeutiques d'adolescents. Il est alors frappant de constater l'écart entre le discours du psychothérapeute qui fait état de l'importance du transfert de son patient, de l'intérêt et parfois de l'abondance du matériel exprimé; et celui de l'entourage, du médecin généraliste ou des parents qui insistent sur la survenue ou la recrudescence de passages à l'acte et de conduites symptomatiques agies. Cet écart entre les points de vue, qui conduit souvent à l'interruption prématurée du traitement, reflète l'incapacité du patient à contenir au niveau intra-psychique les conflits et

les contradictions nées de la force de l'appétence relationnelle.

C'est en effet l'intensité même du transfert qui rend celui-ci impossible à maîtriser autrement que par des agirs qui prouvent le pouvoir du patient, les limites du thérapeute et introduisent des tiers, l'entourage inquiet, entre le patient et le thérapeute.

De même, on s'aperçoit souvent que les tentatives de suicide succèdent à la prise de conscience par l'adolescent de l'importance qu'un autre a prise pour lui et de sa dépendance à l'égard des réponses d'autrui. La tentative de suicide apparaît à ce moment là comme un moyen bien sûr d'attaquer l'autre au travers de soi, mais au-delà de redevenir en quelque sorte maître de son destin. Il y a ainsi dans bien des tentatives de suicide le désir de maîtriser ce qui leur échappe, inversant en miroir ce que disent beaucoup de jeunes, à savoir «je n'ai pas demandé à naître», propos qui renvoie fondamentalement à ce sentiment de dépendance et de passivité à l'égard d'un désir parental sur lequel ils n'ont eu aucun pouvoir et qui se transforme avec l'acte suicidaire en un «si je n'ai pas demandé à naître, je peux par contre choisir de mourir». On voit immédiatement ce que cette conduite négative, ce passage à l'acte, offre de pouvoir quasi démiurgique à l'adolescent. Par là, ils se mettent en effet en symétrie avec la capacité des parents de donner naissance. Face à ce lien dont ils étaient exclus ils se posent en miroir avec la capacité de détruire ce que les parents avaient construit. Si un adolescent en conflit avec ses parents dit «vous m'avez fait tel que je suis, je ne me plais pas comme ça, je suis déçu par ceci ou cela, mais je continue à vivre», tout le monde sera d'accord et il se situe à ce moment là dans la continuité et l'acceptation de son héritage. Si par contre il dit «je choisis de mourir» il

peut avoir le sentiment de reprendre en mains son destin, et de se différencier radicalement en s'opposant de la façon la plus absolue possible.

Plus qu'une finalité auto-destructrice, ces conduites agies représentent une tentative de défense du territoire narcissique menacé au moyen d'une conduite active de maîtrise. Tous ces agirs avec leur potentialité négative d'auto-sabotage donnent une possibilité de maîtrise extraordinaire et peuvent s'avérer des antidépresseurs et des anxiolytiques puissants au moins pendant un temps. Si on veut avoir du plaisir, si on veut réussir c'est toujours aléatoire, c'est toujours remis en cause, on dépend toujours des autres et de leur opinion. Dans l'échec par contre on est sûr du résultat et on ne dépend plus des autres: «Si je vais à l'examen je ne sais pas si je serai apprécié, si je n'y vais pas je suis sûr que je ne dépends plus de l'examineur et que c'est moi qui maîtrise les choses». Le prix à payer peut paraître élevé, mais il me semble qu'il y a toujours dans cette dimension négative la possibilité fascinante d'échapper au pouvoir d'autrui, et c'est peut-être cela le plus tragique, à savoir que les adolescents qui attendent le plus des autres, qui se sentent les plus vulnérables, qui sont le plus en demande vont être le plus tentés de répondre aux risques et aux aléas de cette demande par la mise en place de ces conduites négatives qui leur offrent la possibilité d'échapper à ce qu'ils ressentent comme l'emprise d'autrui sur eux.

Ce que nous montrent les adolescents avec tant d'intensité, c'est la force d'attraction et le pouvoir que confèrent le masochisme et la violence destructrice. C'est la suprême défense du moi, d'un moi qui se sent à tort ou à raison impuissant. La destruction, c'est la créativité du pauvre. Pauvreté, non pas au

sens économique, mais du Moi qui se sent dans la situation de ne pouvoir rien faire et de passivité totale. Avant de disparaître il reste toujours quelque chose de possible, détruire, et à la dernière limite si on ne peut plus détruire les autres, se détruire soi-même.

Chez ces sujets, le drame est que le rétablissement des liens fait ressurgir la douleur des déceptions antérieures et, avec elle, l'attente à l'égard des objets avec ce qu'elle entraîne de dépendance et de passivité du Moi. C'est cela le risque du plaisir partagé : une dissolution des limites entre soi et l'autre. Avec la haine, le Moi s'appuie sur l'objet mais, en ignorant cet étayage, et il se perçoit actif dans son rejet et ses attaques. C'est bien un des paradoxes des psychothérapies.

C'est au moment où ils vont mieux et commencent à s'ouvrir au plaisir partagé dans un lien de confiance trouvé ou retrouvé que le risque de rupture est le plus grand avec une reprise des conduites destructrices, voire une tentative de suicide. Le meilleur atout pour éviter cette issue, c'est le caractère contenant du lien établi, c'est-à-dire la confiance dont il est porteur non pas tant dans sa dimension transférentielle de répétition que celle de co-création d'un lien en grande partie nouveau et dont l'effet mobilisateur est avant tout lié au dégagement des expériences antérieures. De la confiance naît la motivation active à vivre mais dans un combat pied à pied du Moi pour se donner ce droit à vivre, à réussir, à avoir du plaisir face à la permanence de la tentation démiurgique du triomphe prométhéen sur l'objet: « si tu ne peux éviter la déception, tu peux toujours détruire ». Dans ce combat, le Moi se soutient des croyances et des valeurs véhiculées par le groupe social auquel il appartient. S'il n'est renvoyé

qu'à son monde interne, au poids des expériences passées, à ses objets internes, à la pulsion de mort, c'est l'abandonner à des forces qui le dépassent et qu'il subit. C'est renforcer la passivation et la tentation en miroir de renverser la passivité en une recherche active de la destruction.

Les aménagements de la relation d'aide

Il existe pendant toute cette période une communauté d'enjeux qui fait de cet âge une période critique à risques spécifiques. Ces enjeux se situent dans la possibilité de voir, dans l'enfance, ce qui est de l'ordre d'une vulnérabilité, faire place dans l'adolescence et l'immédiate post-adolescence à des conduites pathogènes car susceptibles de réorganiser la personnalité autour d'elles et de figer le sujet dans la répétition de ces comportements que l'on peut alors qualifier de pathologiques. C'est cette capacité de fixation et d'organisation, particulièrement active à cet âge qui en fait tout le risque, mais aussi, à l'inverse, tout l'atout possible.

Le dilemme et la difficulté du projet thérapeutique seront de satisfaire les besoins de dépendance en tant qu'ils entravent la reprise des besoins de maturation de la personnalité sans renforcer ou créer une dépendance aux soignants par agrippement à leur réalité matérielle. Il faudra donc créer les conditions d'une relation rendue tolérable, c'est-à-dire réactivant les processus introjectifs sans susciter la mise en place de défenses anti-objectales ou de comportements de substitution marqués par la relation d'emprise.

Comment sortir de l'impasse? À un paradoxe, il faut parfois savoir répondre par un autre paradoxe. Parce que ce dont ont besoin ces patients est aussi ce qui les menace, il faut savoir leur prescrire et parfois leur imposer ce qu'ils n'oseraient pas se

permettre d'acquiescer ni même de montrer qu'ils le désirent. À cette contrainte interne à la privation il faut savoir opposer une contrainte externe porteuse de liberté potentielle. Mais à condition d'éviter la confrontation en miroir dans l'emprise réciproque. Elle n'est pas toujours évitable car il faut tenir dans la durée. Mais on l'évitera d'autant plus que ce qui nous fait imposer certaines limites n'est pas le désir d'être le plus fort mais la conviction, qui s'oppose momentanément à celle du patient, que derrière le refus se cache l'appétit et la peur qu'il inspire. Toujours le modèle de l'enfant qui se cramponne à sa mère et la peur de se perdre et de la perdre s'il s'ouvre au plaisir de la découverte du monde. C'est à l'adulte de prendre le parti de la vie parce qu'il sait lui que c'est l'ouverture qui permettra à l'enfant de s'épanouir et de garder un lien de plaisir et non plus de contrainte avec sa mère.

La prescription et parfois même l'imposition de ce que le sujet attend sans oser se l'avouer peut être paradoxalement quelque chose qui soulage. Le plus grand danger est celui d'exprimer leur désir en tant que celui-ci leur fait sentir ce qu'ils vivent comme une forme d'emprise de l'objet du désir sur eux. C'est là où la démarche analytique classique est peut-être en porte-à-faux quand elle fait de la demande un préalable à la démarche de soin. Ces adolescents sont dans une attente perçue comme totalement aliénante.

Il va falloir que ceux qui sont censés prendre soin d'eux et être les garants de la satisfaction non pas de leurs désirs apparents mais de leurs besoins les plus fondamentaux, acceptent la tâche paradoxale d'imposer des limites à ces comportements destructeurs et de susciter une confiance suffisante pour que les patients trouvent la motivation pour les

abandonner et s'ouvrir à un nouveau mode d'être et d'échange avec les autres mais aussi en miroir avec eux-mêmes.

En effet, paradoxalement en apparence, avoir des exigences permet à celui qui en est l'objet de satisfaire un certain nombre de ses désirs et besoins, sans avoir à les reconnaître mais en pensant qu'il ne fait que subir une contrainte extérieure. Il faut qu'il y ait une contrainte extérieure pour qu'ils ne soient pas obligés de saboter tout ce qu'ils désirent. Face à leurs menaces de rupture ce peut être au thérapeute d'être pour un temps porteur de leurs demandes.

La contrainte extérieure est toujours ressentie moins péniblement que les contraintes intérieures liées aux besoins et désirs qui représentent la véritable passivité, la plus dangereuse pour l'intégrité du Moi, car ce dernier ne peut se révolter totalement contre elles, comme dans le cas des contraintes externes puisqu'il en est le complice et qu'elles font partie de lui. Le risque n'est plus alors celui de la révolte mais celui, bien plus grave, d'un effondrement du Moi ou d'une annihilation des désirs.

Les adultes ont des exigences qui apportent aux adolescents les limites dont ils ont besoin et qui les rassurent. La formulation de ces exigences permet en outre l'expression d'une conflictualité qu'il faut rendre tolérable, offre la possibilité à l'adolescent de prendre sa mesure dans l'affrontement, mais surtout contribue à protéger l'adolescent d'une prise de conscience trop brutale de ses besoins et de sa passivité.

Imposer des limites au comportement est non seulement indispensable le plus souvent mais c'est

aussi la manifestation tangible du souci et donc de l'intérêt de l'entourage pour le patient, et c'est contribuer en miroir à réveiller l'intérêt de celui-ci à retrouver le plaisir du lien avec les autres et avec soi. Le plaisir de l'échange et de l'action partagée avec d'autres, le « faire avec » viennent progressivement remplacer la contrainte à l'agir. Mais cela prend du temps, n'est ni constant, ni suffisant et risque de le laisser toujours aussi dépendant de ceux qui s'occupent de lui.

À tous les niveaux de la prise en charge les attitudes prises envers les adolescents révéleront la conception, plus ou moins explicite, que nous avons de leur fonctionnement psychique et de ce qui est important pour eux. Les réponses à apporter aux difficultés de l'adolescent devront tenir compte de ces caractéristiques. Là où il redoute d'être confronté à ses désirs passifs il faut lui donner le sentiment d'avoir un rôle actif; là où il se sent menacé d'être envahi par une sexualité dont l'objet est souvent le représentant, il faut lui offrir des espaces relationnels relativement neutres où puisse se développer un plaisir de fonctionnement sans que la sexualité vienne en perturber le cours.

Une des premières conditions, c'est la diversité du cadre thérapeutique: diversité des soignants à l'intérieur des équipes; diversité entre les lieux institutionnels; diversité entre les multiples modalités d'approches sociales. Cette diversité n'est pas l'anarchie et encore moins la concurrence possessive qui renvoient le patient à sa propre image éclatée ou à sa propre possessivité dévorante. Elle tire sa cohérence de la prégnance d'une figure médiatrice, responsable de la cohésion et de la continuité du traitement, support de la propre continuité narcissique du patient. Figure plus ou moins fétichisée,

idéalisée ou déjà plus différenciée selon les cas, mais qui – quel que soit le cas de figure – doit être confrontée à d'autres figures soignantes qui facilitent une diffusion des investissements, un relatif clivage des objets, une conflictualité plus tolérable par le jeu des petites différences progressivement croissantes avec l'augmentation de la tolérance du patient.

Dans ces conditions les mesures éducatives et pédagogiques, d'ordre individuel ou institutionnel, lorsqu'elles sont nécessaires, ne sont pas antagonistes de la démarche psychothérapique, mais au contraire peuvent être conçues comme un complément utile voire indispensable et faire partie intégrante de la même approche compréhensive et dynamique de l'adolescent. Au travers de la forme et de la technicité propre à chaque approche (éducative, pédagogique, ergothérapique...) il s'agira d'offrir à l'adolescent une zone transitionnelle, dans le sens donné à ce terme par Winnicott, un espace de rencontre avec l'adolescent où puisse se développer une aire d'échanges et de plaisirs partagés, sans que ceux-ci soient sexualisés et excitants, c'est-à-dire sans que l'adolescent ait à prendre clairement conscience de ces plaisirs et surtout sans qu'il ait à se poser la question de leur provenance et du rôle et de la place d'autrui dans leur déroulement. Le but de ce faire avec l'adolescent est de restaurer un plaisir de fonctionnement le plus large possible qui s'étaye sur l'objet d'une façon la moins conflictuelle possible.

Pour ce faire, l'adulte a besoin de comprendre la valeur structurante de ces échanges et de ces activités partagées. Sinon il sera tenté de les dévaloriser et de penser qu'il ne s'est rien passé parce que rien n'a été dit. Or, c'est justement parce que

rien n'a été dit que tout aura pu être gardé par l'adolescent comme son bien à lui. Si nous insistons sur ce point c'est parce qu'une certaine divulgation malencontreuse de la psychanalyse a pu faire croire que seule la parole avait valeur thérapeutique. Pour qu'elle l'ait, il faut des temps et des lieux particuliers. Employées sans cesse, la parole et la sollicitation faite à l'adolescent à s'exprimer sont ressenties comme une forme d'intrusion de l'adulte dont le caractère excitant et rapidement sexualisé réveille les conflits et entretient les défenses régressives de l'adolescent.

Ces moments et ces espaces privilégiés de rencontre avec l'adolescent sur lesquels il s'étaye pour retrouver un plaisir de fonctionnement et d'investissement nécessitent pour se produire l'établissement d'un cadre préalable. Mais c'est un vrai combat qu'il faut souvent livrer avec ce type de patient. Il importe avant tout que le thérapeute qui s'en occupe tienne le coup, résiste aux attaques, au dénigrement, à la fécalisation, à toute la dimension de décharge agressive qui peut survenir.

Il nous paraît que la thérapie bi ou pluri-focale représente par sa seule mise en place une potentialité de prévention et de réponse en quelque sorte extemporanée de ces difficultés inhérentes au fonctionnement adolescent. Elle consiste en ce qu'un thérapeute s'occupe de la réalité externe de l'adolescent: son ou ses symptômes, sa famille, son environnement, scolaire notamment. C'est lui qui prescrit des thérapies, qui pose l'indication de la psychothérapie et peut discuter avec l'intéressé du bien-fondé ou non de la continuité de cette psychothérapie. Le référent, qui est souvent celui qui a reçu initialement le patient et sa famille, constitue le garant narcissique du projet thérapeutique et

au-delà de l'adolescent lui-même. Il représente un lien de continuité, se prête facilement à une idéalisation que le lien relativement lâche, en tout cas plus qu'avec le psychothérapeute, permet de maintenir plus aisément. Il s'offre enfin comme un transfert latéral possible, tout en garantissant dans la réalité externe un support de différenciation susceptible de soutenir la différenciation des objets internes. La différence de sexe entre les deux thérapeutes peut être sur ce point un atout supplémentaire.

Bibliographie

- Bowlby J., *Attachement et perte*, P.U.F., 1984.
- Denis P., «Emprise et théorie des pulsions», *Rapport 52ème congrès des psychanalystes de langue française*, Revue Française de Psychanalyse, 1992.
- Ehrenberg A., *La fatigue d'être soi. Dépression et Société*, Éd. O. Jacob, 1998.
- Fonagy P., Leigh T., Steele M. et al, «The relation of attachment status, Psychiatric classification and response to psychotherapy», *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, vol. 66, n°1, 1996, pp. 22-31.
- Jeammet Ph., «Les assises narcissiques de la symbolisation», *Revue Française de Psychanalyse*, 1989, pp. 1763-1774.
- Jeammet Ph., Corcos M., *Évolution des problématiques à l'adolescence: L'émergence de la dépendance et ses aménagements*, Doin Editeurs, Références en Psychiatrie, 94 p., 2001.
- Kestemberg J., Kestemberg E., Decobert S, *La faim et le corps*, PUF, 301 p., 1972.
- Main M., «Discourse, prediction and recent studies in attachment: Implications for psychoanalysis», in: Shapiro T., Emde R. et al, *Research in Psychoanalysis: Proces, development, outcome*, Madison, CT, Intern. Univ. Press, 1995, pp. 209-244.
- Winnicott D.W., *Jeu et réalité*, Gallimard, 1971.



Tous les 2 mois, un livre de 64 pages envoyé gratuitement aux professionnels de l'enfance et de l'aide à la jeunesse (11.000 ex.)

Temps d'Arrêt – Déjà parus

- L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.
- Avatars et désarrois de l'enfant-roi. Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.*
- Confidentialité et secret professionnel: enjeux pour une société démocratique. Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.*
- Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance. Reine Vander Linden et Luc Roegiers.*
- Procès Dutroux; Penser l'émotion. Vincent Magos (dir).
- Handicap et maltraitance. Nadine Clerebaut, Véronique Poncet et Violaine Van Cutsem.*
- Malaise dans la protection de l'enfance: La violence des intervenants. Catherine Marneffe.*
- Maltraitance et cultures. Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux. Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir: le risque de la confusion. Serge Tisseron.*
- Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles. Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale. Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo, Patricia Laloire, Françoise Mulkay, Gaëlle Renault.*
- L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale? Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.*
- Voyage à travers la honte. Serge Tisseron.*
- L'avenir de la haine. Jean-Pierre Lebrun.*
- Des dinosaures au pays du Net. Pascale Gustin.*
- L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la délinquance: qu'en penser aujourd'hui? Pierre Delion.*
- Choux, cigognes, «zizi sexuel», sexe des anges... Parler sexe avec les enfants? Martine Gayda, Monique Meyfroet, Reine Vander Linden, Francis Martens – avant-propos de Catherine Marneffe.*
- Le traumatisme psychique. François Lebigot.*
- Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire. Danièle Epstein.
- À l'écoute des fantômes. Claude Nachin.*
- La protection de l'enfance. Maurice Berger, Emmanuelle Bonneville.*
- Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel. Jean-Marie Forget.
- Le déni de grossesse. Sophie Marinopoulos.*
- La fonction parentale. Pierre Delion.*
- L'impossible entrée dans la vie. Marcel Gauchet.*
- L'enfant n'est pas une «personne». Jean-Claude Quentel.
- L'éducation est-elle possible sans le concours de la famille? Marie-Claude Blais.
- Les dangers de la télé pour les bébés. Serge Tisseron.*
- La clinique de l'enfant: un regard psychiatrique sur la condition enfantine actuelle. Michèle Brian.
- Qu'est-ce qu'apprendre? Le rapport au savoir et la crise de la transmission. Dominique Ottavi.*
- Points de repère pour prévenir la maltraitance. Collectif.
- Traiter les agresseurs sexuels? Amal Hachet.
- Adolescence et insécurité. Didier Robin.*
- Le deuil périnatal. Marie-José Soubieux.*
- Loyautés et familles. L. Coulobaritsis, E. de Becker, C. Ducommun-Nagy, N. Stryckman.

*Épuisés mais disponibles sur www.yapaka.be

Prenons le temps de travailler ensemble

La prévention de la maltraitance est essentiellement assurée au quotidien par les intervenants en lien direct avec les familles.

Le **programme Yapaka**, mené par la Coordination de l'aide aux enfants victimes de maltraitance, a pour mission de soutenir ce travail.

D'une part, il propose un volet de formations, de conférences, d'informations via une newsletter et les livres Temps d'Arrêt aux professionnels. D'autre part, des actions de

sensibilisation visent le public (livres, spots tv, autocollants...).

Plutôt que de se focaliser sur la maltraitance, il s'agit de promouvoir la construction du lien au sein de la famille et dans l'espace social: un tissage permanent où chacun – parent, professionnel ou citoyen – a un rôle à jouer.

yapaka.be 

Une action de la Communauté Française

Les livres de yapaka

disponibles toute l'année gratuitement
sur simple demande au 0800/20 000



Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite à chaque
élève de 4^{ème} primaire



Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via
les associations fréquentées
par les adolescents



Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via les
crèches, écoles, associations
fréquentées par les parents



Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via les
écoles, associations fréquentées
par les parents